Ami du Clergé du 14 avril 1949

Deuxième partie : PRÉDICATION

SOMMAIRE

Dominicales liturgiques. — XXII. *4e Dimanche après Pâques :* Bienheureux les pacifiques ! 113.

A l'école des Saints. — *S. Philippe et S. Jacques* (1er mai) : Fidélité à Notre-Seigneur et au Pape, 114.

Pour des Communions solennelles. — I *(Matin)*. Que le corps de N.-S. garde votre âme, 116.

Mois de Marie. — *Note préliminaire,* 117. — I. La dévotion à la Sainte Vierge et les enfants, 118.

Plans d'instructions sur le Credo. — XXV. La communion des saints, 120.

DOMINICALES LITURGIQUES

XXII

4e Dimanche après Pâques

BIENHEUREUX LES PACIFIQUES !

Mes frères,

De la cérémonie du Baptême aux prières finales de la Recommandation de l'âme et à celles des funérailles chrétiennes, l'Eglise ne cesse de redire à ses fils le même souhait maternel : « La paix soit avec vous ! » — « Allez en paix ! » dit le prêtre au pénitent réconcilié ; « Paix à toi ! » dit-il aux fidèles qui s'approchent du sanctuaire pour baiser l'image du Dieu crucifié ; après l'*Agnus Dei* qui implore de Dieu la paix, les clercs se donnent l'un à l'autre cette paix qui descend de l'autel. Mais la paix divine se répand comme un fleuve de vie dans les âmes des communiants. Jésus, roi pacifique, réalise, dès ce monde, par son amour, cette céleste cité, bienheureuse vision de paix, formée de pierres vivantes...

La paix est le don par excellence qui vient du Calvaire et de la source du Cœur divin. « Jésus vint, se tint au milieu d'eux et leur dit : *Paix à vous !...* Les disciples furent dans la joie à la vue du Seigneur » (Jo., xx, 19, 20).

Elle est ce bonheur que Jésus promit aux siens lorsque, sur la montagne, il se mit à instruire la foule. « Bienheureux... bienheureux... ». Elle est ce bonheur que les siens reçoivent lorsqu'ils croient à ses promesses, suivant le mot de S. Augustin en qui des millions d'hommes se reconnaissent : « Tu nous as faits pour toi, Seigneur, et notre cœur est sans repos, tant qu'il ne se repose pas en toi ! » Soyez donc des amis de la paix, des pacifiques, et vous serez appelés, parce que vous le serez réellement, des enfants de Dieu.

Mais il est une fausse paix, une paix illusoire... et une véritable paix. A la lumière de la liturgie, nous essaierons de les reconnaître l'une et l'autre et de prendre les résolutions qui s'imposent.

Regina pacis, ora pro nobis !

I. — *Une fausse paix*

Selon l'invitation de l'*Introït*, chantez au Seigneur un cantique nouveau, car il a fait des merveilles. Devant les peuples, il a manifesté sa justice. Il l'a fait particulièrement et avec puissance par l'éclat de sa Résurrection. Cette révélation de la puissance de Dieu se continue jusqu'à la fin des temps où, devant toutes les nations soumises, le Maître du monde révèlera sa justice. Pour les merveilles du passé et celles du présent, chantons : Gloire au Père, au Fils et au Saint-Esprit...

Or, face à la lumière glorieuse du Christ toujours vivant, quelle est l'attitude des hommes ?

Pour un certain nombre, actuellement, l'inquiétude religieuse n'existe pas. Le monde écarte cette préoccupation de l'au-delà qu'il considère comme d'un autre âge. Le laïcisme pratique de la société agit à la façon d'un narcotique insensibilisant les facultés spirituelles. On vit comme si Dieu n'existait pas...

D'autres, ayant conservé la foi et certaines pratiques aux grands jours, en fait sont coupés du courant de vie divine et passent leur vie dans une indifférence à peu près totale pour leur salut et pour celui de leurs frères. Ils vivent... non, ils paraissent vivants et ils sont morts. Leur vie paisible n'est qu'une apparence de vie et une apparence de paix. C'est l'état lamentable du péché mortel que l'on représente, au catéchisme, sous les traits du prisonnier, les chaînes aux mains et aux pieds, le visage sans espérance et sans joie, le démon dans le cœur.

Chrétiens, si vous acceptiez que vos frères, souvent des membres de votre famille, vivent, persévèrent et meurent en ce lamentable état, les aimeriez-vous comme vous-mêmes pour l'amour de Dieu ? Vous accepteriez donc que, dans l'âme de vos proches, Satan gagne la partie ! Vous renonceriez donc à la lutte pour Dieu, au combat pour sa plus grande gloire ! La paix à laquelle vous vous résigneriez ne serait pas la véritable paix, mais une renonciation à l'Evangile, dans la défaite et dans la honte. Cela, vous ne l'accepterez jamais (Luc, xii, 51, 53).

Des pacifiques à tout prix, délivrez-nous, Seigneur ! Si vous devez être tolérants, aimants pour les personnes, vous devez savoir faire comprendre la vérité ; elle a des droits imprescriptibles que S. Paul recommandait de rappeler « avec instance, à temps, à contre-temps » (II Tim., iv, 2), car vous êtes les disciples de Celui qui est venu rendre hommage à la Vérité. La Vérité délivre et pacifie. Le monde enchaîne et réduit en esclavage les âmes. L'Evangile, c'est l'adoration de l'Esprit, du Dieu de justice et d'amour. Le monde, c'est l'adoration du dieu-argent, du dieu-chair, du dieu-matière, du dieu-force. Entre les deux, nulle paix possible. Il n'y aura de paix que par la victoire dans les âmes, du Christ Jésus qui libère, qui sauve, qui « donne sa paix, non pas comme le monde la donne ». La paix de Pâques !

Vérité évidente. Cependant, à constater l'effrayante apathie des chrétiens dans un monde dont la corruption étalée « fait rougir de honte » le Saint-Père lui-même, n'est-il pas utile de le rappeler ? Lorsque, devant des millions d'auditeurs, des voix qui se disent catholiques osent proclamer le droit pour le cinéma de représenter les amours scandaleuses d'une femme pour un jeune garnement, alors que son mari peine et meurt dans les tranchées... qui donc proteste au nom de la morale, au nom du simple bon

sens ? La paix ! Oui... mais pas celle-là ! (Luc, XVII, 1, 2).

II. — La paix des enfants de Dieu

La paix se définit, selon S. Augustin : la tranquillité de l'ordre. Les enfants de Dieu vivent dans l'amour de leur Père et de tous leurs frères et s'efforcent de grandir en ce double amour, voilà l'idéal de notre grande famille surnaturelle.

1° La Collecte de ce jour, une des plus belles, l'exprime à la perfection. « O Dieu qui mettez en nous tous une seule et même volonté... faites *que nos cœurs restent fixés où sont les véritables joies.* » L'essentiel est donc de prendre son bonheur... non pas où on le trouve, selon l'expression populaire, mais où il est réellement. L'expérience quotidienne de tant de misères, de tant de cruels désespoirs, prouve amplement que l'homme souvent s'égare et s'abuse, en croyant trouver le bonheur. Hors de la vraie voie, il n'y a qu'erreur, que péché, que désordre, que malheur... C'est pour avoir oublié et renié Dieu et persévéré dans cette abominable perversité que les hommes et les familles, faites d'individus, et les nations, faites de familles et l'humanité entière souffrent tant d'angoisses, de malheurs. Péché, désordre, enfer sur la terre.

2° Amour de Dieu, paix, joie, tranquillité de l'ordre, le ciel commencé. Jésus l'a dit dans l'admirable « Discours après la Cène » qui nous livre son Cœur :

« Que votre cœur ne se trouble point. ...Je suis la voie, la vérité, la vie. Nul ne vient au Père que par moi... Celui qui garde mes commandements, c'est celui-là qui m'aime... Je vous appelle mes amis, parce que tout ce que j'ai entendu de mon Père, je vous l'ai fait connaître... Ce que je vous commande, c'est de vous aimer les uns les autres... Il vous est bon que je m'en aille ; car si je ne m'en vais pas, le Consolateur ne viendra pas à vous ; mais si je m'en vais, je vous l'enverrai. » Etc...

3° C'est écrit... dans cette *Epître* de S. Jacques où nous lisons que « tout don parfait vient d'en haut et descend du Père des Lumières en qui il n'y a ni changement ni ombre de vicissitude », et où vous découvrirez un admirable programme de vie : la foi qui opère par la charité. « Que sert-il à un homme de dire qu'il a la foi, s'il n'a pas les œuvres ? Si la foi n'a pas les œuvres, elle est morte en elle-même » (Jac., II, 14, 17).

C'est la foi animée par la charité qui vous pousse à chercher Dieu sans cesse, à l'aimer, dans toute votre vie, dans le don de vous-mêmes par les œuvres. Votre vie devient ainsi une aspiration ardente vers Dieu, un contact, une communion. Dieu s'épanche dans l'âme de ses fils, les fait grandir dans l'esprit d'adoption et, à chaque instant, les enrichit de sa présence, et agit par eux, victorieusement.

Alors, l'Esprit est venu, ce « don de Dieu » par excellence, qui convainc le monde de péché, en manifestant avec évidence son crime d'avoir rejeté le Messie ; de justice, car il fait éclater à tous la justice, la sainteté et la divinité de Jésus ; de jugement, en renversant l'empire de Satan, prince de ce monde.

Cette promesse était faite directement aux apôtres, c'est vrai, mais l'Esprit de Dieu n'a pas cessé d'être envoyé, de vivifier les âmes et d'agir sur le monde par l'Eglise.

Appelez-le souvent, plus instamment que jamais, à mesure qu'approche la fête de la Pentecôte.

L'âme pure, l'âme sainte, temple de Dieu, si belle en sa paisible beauté, rayonne sur le monde et le pacifie... [1].

L'action des saints, celle de l'Eglise n'ont-elles pas été, en tous temps, plus efficaces pour la pacification et la rédemption du monde que celle de toutes les puissances terrestres, trop souvent acharnées à détruire ce que Dieu fait ?

* *

Tous les dons magnifiques que rappelle notre office, purification de nos âmes, libération de tout danger *(Postcommunion)*, effusion de l'Esprit consolateur plus que jamais nécessaire, sont le fruit de cette Hostie divine que nous allons offrir ensemble « pour la louange et la gloire du nom de Dieu, pour notre bien et celui de toute sa Sainte Eglise », pour la paix des vivants, pour la paix des morts.

« Combien je les aime, tes demeures, ô Seigneur ! Elle soupire, oui, elle languit, mon âme, après tes parvis ! Mon cœur et ma chair tressaillent d'élan vers le Dieu vivant, vers tes autels, mon Roi et mon Dieu : maison du passereau, nid de la tourterelle... Bienheureux ceux qui habitent dans ta maison... » (Ps. 83), la maison du Père qui sera la maison des fils, pour l'éternité. *Amen.*

A L'ECOLE DES SAINTS

Saint Philippe et Saint Jacques, apôtres

(1er mai)

ATTACHEMENT A JÉSUS ET AU PAPE

Pourquoi fêtons-nous le même jour les deux apôtres S. Philippe et S. Jacques ? — Dans l'Evangile, rien ne nous explique cette association. Ils n'étaient pas parents, comme les deux frères Pierre et André ou Jacques le Majeur et Jean, ou Jacques le Mineur et Jude : en aucune scène de l'Evangile ils ne jouent un rôle ensemble ; après l'Ascension, ils n'ont pas partagé le même champ d'apostolat : S. Philippe porta l'Evangile en Scythie, S. Jacques demeura en Judée et fut le premier évêque de Jérusalem.

Parce qu'ils furent unis après leur mort. C'est un 1er mai que leurs saintes reliques auraient été apportées à Rome. Et le pape Jules Ier (337-352) leur consacra une église commune près du Forum de Trajan.

Ne les séparerons donc pas aujourd'hui dans notre vénération. Nous évoquerons les souvenirs que nous ont conservés de ces deux apôtres les Livres saints. S. Philippe nous apparaîtra comme un parfait exemple d'attachement à Notre-Seigneur ; S. Jacques

[1] « Du seul fait qu'ils vivent réellement leur vie chrétienne, ils (les chrétiens) exercent sur le monde une action efficace... La première chose dont le monde a besoin, c'est la contemplation des saints et de leur amour, parce qu'elle fait surabonder sur le monde les dons de la vie divine et de l'Amour substantiel. Si les chrétiens tendaient de tout leur cœur à la vie d'union à Dieu et de dilection du prochain, et si chacun, dans son action privée et dans ses jugements privés, s'efforçait de rendre témoignage à la justice, à l'amitié fraternelle et à la vérité, de résister aux influences de la haine, de la calomnie, du ressentiment et de la panique, des orages nerveux collectifs auxquels les peuples sont exposés dans les époques troublées de leur histoire, des foyers de vigilance intérieurs et de paix se multiplieraient ainsi, et leur rayonnement modifierait d'une manière insensible, mais réelle et efficace, l'atmosphère où se joue l'histoire du monde. »

comme un parfait exemple d'attachement à son premier représentant, S. Pierre.

I. — *Saint Philippe*
Exemple d'attachement à Jésus-Christ

Dès l'appel de Jésus, et des premiers, Philippe s'attache au Maître et le suit. Jésus passe par Bethsaïde et aux environs, avec Simon, André et Jean qui déjà le suivent. Il rencontre Philippe qui était de ce pays et lui dit : suis-moi.

L'Evangile ne donne pas la réponse de Philippe, mais il nous le montre aussitôt si bien gagné à N.-S., qu'il lui recrute d'autres disciples, ce Nathanaël que l'on croit être l'apôtre S. Barthélemy.

— Nous avons trouvé, lui dit-il, celui dont Moïse a écrit dans la Loi, ainsi que les prophètes ; c'est Jésus, fils de Joseph de Nazareth.

Philippe veut plaisanter : Peut-il sortir de Nazareth quelque chose de bon ?

— Viens et vois, réplique Philippe, comme pour lui dire : tu constateras toi-même.

Alors intervient Jésus, comme pour nous montrer que les grâces de conversion sont ses grâces et non pas l'œuvre de notre apostolat.

Et à ce Jésus, qui a pénétré le secret de sa présence sous le figuier et les secrets de ses pensées, Nathanaël se rend et s'attache, comme Philippe son compatriote : Rabbi, vous êtes le Fils de Dieu, vous êtes le roi d'Israël. (Jo., I, 43-51).

S. Philippe pouvait-il donner à N.-S. meilleure preuve de son attachement que de lui gagner cette recrue de choix ?

Dans la suite de l'évangile, il n'apparaît pas à l'avant-scène. Mais une série de petits épisodes nous le montrent près du Maître attentif à ce qu'il dit, s'intéressant à la conversation et interrogeant. Tous signes de son attachement à Jésus, à ses gestes, à ses paroles.

Rappelez-vous le miracle de la première multiplication des pains. Il se fait tard et on ne peut envoyer la foule chercher son pain dans le village, Jésus dit à ses apôtres : « Donnez-leur à manger. » Et c'est Philippe, tout près du Maître, qui objecte : Tout beau ! deux cents deniers n'y suffiraient pas (Jo., VI, 7).

Rappelez-vous encore la visite de ces païens, venus présenter leurs hommages à N.-S., après l'entrée à Jérusalem sous les palmes et les acclamations. Ils ont besoin d'un introducteur. C'est à Philippe qu'ils s'adressent et Philippe et André préviennent leur Maître (Jo., XII, 20-36).

Rappelez-vous enfin le suprême entretien de Jésus le Jeudi Saint, ce dialogue ravissant entre le Christ et son apôtre. Comme Jésus parle du Père, Philippe lui dit un peu naïvement : « Seigneur, montrez-nous le Père, et cela nous suffit. » Ce qui lui attire une réponse à la fois piquante et enjouée : « Il y a longtemps que je suis avec vous, et tu ne m'as pas connu ? Philippe, celui qui m'a vu a vu aussi le Père. Comment peux-tu dire : Montrez-nous le Père ? Ne crois-tu pas que je suis dans le Père et que le Père est en moi ? » (Jo., XIV, 8-9).

On a remarqué que S. Philippe tient le premier rang après les grands apôtres Pierre, Jean, Jacques le Majeur, André. Les faits doivent nous le donner à penser. Ils attestent surtout l'attachement de cet apôtre à Jésus qu'il écoute si bien, qu'il interroge, auquel il donne la réplique.

II. — *Saint Jacques*
exemple d'attachement au Vicaire de Jésus-Christ

De S. Jacques le Mineur, au contraire, rien dans l'Evangile, en dehors de sa citation au nombre des apôtres au jour de leur élection.

Mais il est question de lui, et longuement, dans les *Actes des Apôtres*, écrits par S. Luc.

Alors que S. Paul et S. Barnabé, y lisons-nous (XV) convertissaient en masse les païens, des juifs convertis mais toujours attachés à leurs anciennes pratiques mosaïques, vinrent de Judée qui répandirent le bruit dans les jeunes communautés nées du paganisme, que leur christianisme ne valait rien s'ils ne se soumettaient d'abord aux prescriptions de la Loi, par exemple la circoncision. Inquiétude de ces païens convertis qui en référèrent à leurs apôtres, Paul et Barnabé. Ceux-ci tancèrent assez vertement ces judéo-chrétiens trop zélés, qu'ils ne réussirent pas d'ailleurs à persuader de leur erreur : d'où la résolution de Paul et de Barnabé de porter le litige devant les Apôtres et les Anciens à Jérusalem même.

C'est ce qu'on nomme dans l'histoire le Concile de Jérusalem.

S. Pierre y prit la parole, et en chef désigné par N.-S. et reconnu par l'Eglise, trancha le débat contre les anciens Pharisiens en faveur de Paul et de Barnabé : « Dieu qui connaît les cœurs, a témoigné en faveur des païens, en leur donnant le St-Esprit comme à nous ; il n'a fait aucune différence entre eux et nous, ayant purifié leur cœur par la foi. Pourquoi donc tentez-vous Dieu maintenant, en imposant aux disciples un joug que ni nos pères, ni nous n'avons pu porter ? »

Qu'allait faire S. Jacques le Mineur ? Evêque de Jérusalem, il représentait les traditions et les coutumes juives ; parent de N.-S., il jouissait d'un grand prestige. Allait-il mettre ce prestige au service des prétentions des membres influents de sa communauté, contre l'avis de S. Pierre ?

Non ! Malgré le courant contraire des personnages en vue de l'Eglise de Jérusalem dont venait de témoigner l'intervention des anciens pharisiens, il fait sienne aussitôt la décision de S. Pierre et la plaide devant ses subordonnés au nom des prophètes en qui ils croient : « Frères, écoutez-moi : Simon a raconté comment Dieu tout d'abord a pris soin de tirer du milieu des païens un peuple qui portât son nom. Avec ce dessein, concordent les paroles des prophètes, selon qu'il est écrit : Après cela je reviendrai et je rebâtirai la tente de David qui est renversée par terre ; j'en réparerai les ruines et la délivrerai, afin que le reste des hommes cherche le Seigneur, ainsi que toutes les nations qui sont appelées de mon nom, dit le Seigneur, qui exécute ces choses... C'est pourquoi je suis d'avis qu'il ne faut pas inquiéter ceux d'entre les païens qui se convertissent à Dieu... »

N'avais-je pas raison de vous présenter S. Jacques le Mineur comme un modèle d'attachement à N.-S. en la personne de son Vicaire sur la terre, le Pape. La tentation eut été grande, pour une âme moins sainte, dans la même situation de se poser en défenseur de la Loi mosaïque. S. Jacques se range du côté du Pape.

* *

Attachement à Notre-Seigneur, attachement à son Vicaire sur la terre, le Souverain Pontife, qu'il se nomme Pierre ou qu'il se nomme Pie XII, voilà

bien, ce me semble, deux belles leçons à recevoir de la vie de S. Philippe et de S. Jacques.

Ce double attachement n'en fait qu'un. Le second prolonge et complète le premier. Le catholique qui se souvient de l'enseignement de Jésus n'en peut douter.

Mais il se peut que tel enseignement, telle directive, telle condamnation de Rome contrarie nos manières de voir ou heurte nos engagements antérieurs. Cela s'est vu plus d'une fois au cours de la récente histoire : condamnation du modernisme, institution de la communion privée des enfants, organisation de l'Action Catholique... Je pourrais citer d'autres interventions des Papes, et plus sensationnelles peut-être.

C'est l'heure de faire abnégation de nos vues personnelles, d'embrasser et même de plaider, à l'exemple d'un S. Jacques, la cause du Pape : en un mot de faire preuve de notre attachement au représentant parmi nous de N.-S. Jésus-Christ.

Et justement, parce qu'il est auprès de nous le représentant du Christ, c'est faire preuve du même coup de notre attachement au Christ lui-même. N'a-t-il pas dit : « Qui vous écoute m'écoute, qui vous méprise me méprise. »

Là où est Pierre, là est l'Eglise et là où est l'Eglise là est le Christ.

SERMON POUR COMMUNION SOLENNELLE

I

(Matin)

QUE LE CORPS DE N.-S. GARDE VOTRE AME...

Mes bien chers enfants,

Le voici donc arrivé ce grand jour, ce jour qui vous apparaissait de loin comme une fête paroissiale et familiale, dont vous seriez les héros entourés et choyés, ce jour qui vous promettait des joies inconnues... Bien des fois, il est vrai, on vous a mis en garde contre le côté extérieur de cette fête. On vous a dit et répété : la Communion solennelle, c'est avant tout une fête de l'âme, et tout le décor des beaux habits, des cierges allumés, des réceptions familiales, n'en est qu'un accompagnement qui ne doit pas absorber toute votre attention ni vous priver des joies spirituelles, qui sont, et de loin, le principal d'une telle réjouissance.

Cette communion solennelle, située au terme de vos années d'instruction religieuse au catéchisme, au seuil de votre entrée dans la vie d'homme, est, si l'on peut dire, une *fête du printemps,* mais non pas de ce printemps qui s'épanouit autour de nous, en cette saison même, dans la nature. C'est la fête du printemps de la paroisse, dont vous êtes les fleurs à peine ouvertes mais pleines de promesses. C'est la fête du printemps de votre vie à vous, que devra suivre un été florissant et un automne riche en fruits spirituels de toute nature.

C'est ce que je vais tâcher de vous montrer en commentant très simplement les paroles du prêtre au moment où il vous donnera à chacun la blanche hostie.

Quand le prêtre donne la sainte hostie aux fidèles il dit en latin, la langue internationale et traditionnelle de l'Eglise : *Corpus Domini nostri Jesu Christi custodiat animam tuam in vitam æternam !* Ce qui veut dire : « *Que le corps de Notre-Seigneur Jésus-Christ garde votre âme pour la vie éternelle.* »

Cette simple formule vous dit tout l'essentiel de la communion 1° ce qu'elle est, — 2° ce qu'elle exige de vous, — 3° ce qu'elle vous apporte et à quoi elle tend.

I. — *Ce qu'elle est*

L'eucharistie est le corps de N.-S. Jésus-Christ. Sans doute, nos yeux, dans l'hostie, ne voient qu'une petite forme blanche, symbole de pureté, d'innocence ; symbole de nourriture ; symbole d'union des âmes entre elles et avec leur Dieu. Mais ce symbole n'est pas une image vide et inefficace. Sous ces apparences très pures, il y a un Dieu réel, il y a un Dieu d'amour qui se donne à nous tous, il y a Jésus-Christ, réellement et substantiellement présent, sous les espèces ou apparences du pain, comme dit le catéchisme.

Comment le savons-nous ? Nous le savons parce que l'Eglise, notre mère, nous l'enseigne. Et elle l'enseigne avec certitude, avec autorité, depuis vingt siècles. Jamais sa foi n'a fléchi sur ce point. Et cette foi ne fléchira jamais, parce qu'elle repose sur l'affirmation du Christ, son divin Fondateur, en personne. Chaque fois que vous assistez à la messe, lorsque vous arrivez au moment sacré de la Consécration, vous entendez le prêtre dire les paroles mêmes de Jésus, et vous en lisez la traduction dans vos livres. Il vous est rappelé que dans la nuit même où il fut trahi, Jésus prit dans ses mains saintes et vénérables du pain, et il le bénit en disant : « Prenez et mangez : *ceci est mon corps.* » Puis il prit de même un calice contenant du vin, et il dit : « Buvez-en tous, car *ceci est le calice de mon sang,* qui est offert pour vous. »

Et la sainte formule s'achève par ce commandement du Christ : *Faites ceci en mémoire de moi !*

Et depuis vingt siècles l'Eglise obéit à son Maître. Elle répète son geste sacré ; elle perpétue le souvenir de son sacrifice sur la croix pour notre rédemption, de son amour infini pour nos âmes.

Jésus ne devait passer sur la terre que trente-trois ans, dont trois seulement de vie publique, et cela dans un petit pays, occupant aussi peu de place dans l'ensemble de l'univers, que les trente-trois ans de sa carrière historique dans l'ensemble des siècles.

Seulement, un Dieu a des moyens inconnus d'accomplir les plans de son amour. L'Eucharistie prolonge la vie du Christ. Depuis vingt siècles, il n'a plus cessé d'être présent, d'une façon cachée mais réelle, sur tous les autels de nos églises, dans tous les tabernacles, et dans tous les cœurs fidèles. Aujourd'hui, il vient pour vous, pour chacun de vous. Tous assurément vous l'avez déjà accueilli dans vos cœurs, par la communion privée. Mais en ce jour de votre Communion solennelle, vous le recevrez encore avec plus de lumière, plus d'ardeur et plus de profit.

Je dis bien : plus de profit, c'est-à-dire plus de grâces, plus d'enrichissement intime. Que vous apporte-t-il donc ? Et à quelles conditions vous l'apporte-t-il ?

II. — *Ce que la communion exige de vous ?*

« Que le corps de N.-S. Jésus-Christ garde votre âme... » Voilà ce qu'il vous apporte. Il vient garder votre âme !

Qu'est-ce que cela veut dire ? Votre âme ? Qu'est-ce donc ? Mais mes enfants, votre âme, c'est vous-mêmes, c'est votre personne. Le corps n'est que l'instrument de l'âme. Le corps, c'est l'enveloppe, c'est la partie périssable, changeante et mortelle de notre être. Le corps ne peut rien sans l'âme, qui lui donne la vie, le mouvement, la force. Sans l'âme, le corps n'est plus qu'un cadavre, qui se décompose bien vite. Par le corps, nous sommes apparentés aux êtres qui sont au-dessous de nous. Mais par l'âme nous sommes apparentés aux anges, que dis-je ? nous ressemblons à Dieu, comme il est dit dans la Bible, que quand Dieu créa l'homme, après avoir créé tous les autres êtres, il dit : « Faisons l'homme à notre image et ressemblance ! » Cette âme, qui est nous-même, est immortelle. Rien ne peut la détruire. Elle appartient à Dieu. Elle vient de Dieu et retourne à Dieu. Et voilà pourquoi elle a besoin d'un gardien, d'un sauveur, d'un guide infaillible vers sa fin suprême, et ce gardien c'est Jésus-Christ, dans l'Eucharistie.

A quelles conditions Jésus-Christ accomplira-t-il sa grande mission auprès de nous et en nous ?

A condition que nous le voulions, que nous l'acceptions ! Pas d'autre condition ! Quelle merveille ! Dieu même nous a faits si grands, que nous ayant faits sans nous, il ne veut pas, comme disait S. Augustin, nous sauver sans nous. Il nous a faits libres, et il respecte notre liberté ! Vous entendez et vous entendrez souvent parler, dans la vie publique où vous entrerez bientôt, du « respect de la personne humaine ! » Ce respect devrait être à la base de toute notre vie nationale et internationale. On ne devrait jamais traiter les hommes comme des jetons anonymes que l'on pousse sur un échiquier, encore moins comme des moutons que l'on mène à l'abattoir ! De ce respect, c'est Dieu qui est la source, puisqu'il nous a faits semblables à lui, et c'est lui qui nous en donne l'exemple, puisqu'il ne prend personne par contrainte, ni par force, mais qu'il ne veut de nous que deux choses : la foi et l'amour !

Les conditions d'une bonne communion, les voilà :

Acte de foi : Oui, je crois, ô Jésus, que vous êtes dans l'Eucharistie, je le crois parce que vous l'avez dit, parce que votre Eglise me l'a appris, parce que tous les siècles chrétiens l'ont cru, parce que je sais que j'ai besoin de vous, que je ne puis rien sans vous, je le crois, parce que je crois à votre amour pour nous et pour moi, chétive créature, comme pour tous les autres enfants des hommes.

Acte d'amour : Oui, ô Jésus, je comprends que si vous venez en moi, c'est par amour, par pur amour, rien ne vous y obligeait. Vous n'avez aucun besoin de moi. Je n'ajouterai rien à votre gloire, à votre grandeur, à votre félicité dans les cieux. A un tel amour de votre part, je veux répondre de toute mon âme, je veux vous aimer à mon tour, c'est-à-dire vous donner mon cœur, obéir à vos lois, suivre vos exemples, être comme vous pur, obéissant, courageux, dévoué, charitable, prêt à tout pour Dieu et pour le bien de mes frères, les hommes !

Et je sais que, par là, je ne ferai qu'accomplir ma destinée suprême.

III. — *Quel est le but de l'Eucharistie et à quoi elle tend ?*

« Que le corps de N.-S. Jésus-Christ garde votre âme pour l'éternité ! »

Pour l'éternité ! Mes chers enfants, si vous aviez une bonne fois compris cette parole immense, vous auriez assuré à jamais votre salut !

Ce que vous apporte l'Eucharistie, ce ne sont pas seulement des joies terrestres, passagères. Ce grand jour de votre communion solennelle, il passera comme les autres. Les cierges, on les éteindra et ils seront bien vite consumés. Le banquet de famille aura sa fin, car ici-bas tout passe. Les fêtes ne durent pas. Tout s'en va, tout s'écoule. Votre vie terrestre toute entière est un flux qui ne s'arrête jamais. Nous ne sommes que des voyageurs. De ceux qui sont nés en même temps que vous, il en manque déjà beaucoup à l'appel. A mesure que vous avancerez dans la vie, vous vous rendrez mieux compte de la rapidité inexorable du courant qui nous entraîne. Mais contre cet écoulement fatal, il y a un remède infaillible et c'est l'Eucharistie. Quelle grandeur en ce don divin ! L'Eucharistie nous est un gage d'éternité. « Celui qui mange ma chair, dit Jésus, vivra éternellement ! » Il vivra par l'âme, après son passage sur la terre, il vivra sans fin, en Dieu, avec Dieu, dans l'infini et dans le bonheur inaltérable que Dieu donne à ceux qui l'ont aimé et servi fidèlement, durant les quelques années de leur passage ici-bas.

* *

Je m'arrête. Tout cela, on vous l'a appris, au catéchisme, on vous l'a dit et répété. Si je vous le rappelle, c'est parce qu'en cet instant il est nécessaire que tout soit présent plus que jamais à votre mémoire. Quand le prêtre vous apportera la sainte hostie et vous dira : « Que le corps de N.-S. Jésus-Christ garde votre âme pour la vie éternelle ! » alors faites une fois encore et de toute votre force intime les grands actes que je vous ai suggérés tout-à-l'heure et qui vont être récités à haute voix pour vous tous ensemble, mais par dessus tout les actes de foi, de désir et d'amour ! Montrez à Notre-Seigneur, qui daigne venir en vous, que vous avez compris l'immensité de sa tendresse pour vous. « Laissez venir à moi les petits enfants », disait-il. Vous n'aurez jamais d'ami plus sûr, de père plus aimant, de sauveur plus efficace que lui. Ainsi soit-il.

MOIS DE MARIE

Note préliminaire

Dans nombre de paroisses, depuis quelques années, on éprouve le besoin d'innover, pour maintenir ou redonner au mois de Marie tout son éclat et toute sa ferveur. Dans les campagnes, il y a le mois de Marie des hameaux ; dans les villes, ceux des immeubles.

Quelques paroisses, par exemple à Paris, ont tenté aussi, et avec succès, des réunions spécialisées : successivement l'hommage des enfants, des jeunes filles, des jeunes gens, des mères, des hommes, etc... : une cérémonie vivante avec une allocution appropriée à ces différentes catégories. Cette initiative a donné de bons résultats partout où les prêtres chargés des œuvres et des mouvements ont pris la chose à cœur.

Les instructions qui suivent pourront rendre service à MM. les Curés ou prédicateurs qui essaieront de relever et d'animer les exercices du Mois de Marie de ces réunions spéciales :

La dévotion à la Sainte Vierge et les enfants.

La dévotion à la Sainte Vierge et les jeunes filles.
La dévotion à la Sainte Vierge et les jeunes gens.
La dévotion à la Sainte Vierge et les mères.
La dévotion à la Sainte Vierge et les hommes.
La dévotion à la Sainte Vierge et la famille.

I

La dévotion à la Sainte Vierge et les enfants

J'ai demandé à la petite Martine : Est-ce que tu aimes bien ta maman ?

— Oh, oui ! m'a-t-elle répondu.

— Et pourquoi aimes-tu bien ta maman ?

La réponse n'a pas fait un pli : Parce que c'est ma maman.

Voilà ce que m'a dit Martine. Et je suis sûr que Thérèse, Christiane, Monique et Jean-Claude, Pierre, René me diraient la même chose : Parce qu'elle est ma maman.

Et si vous ne savez pas expliquer et si vous ne comprenez même pas tout ce que cela veut dire, tout de même ce mot *maman* vous dit beaucoup de choses : que c'est elle qui prend soin de vous, qui vous console dans vos petits chagrins, qui vous couvre de ses caresses, etc..., etc..., toutes choses qui se résument en un mot : elle vous aime.

Eh bien ! si je demandais aux petits chrétiens que vous êtes : Aimez-vous la Sainte Vierge ? tous vous me répondriez : Oh oui ! Et si je continuais : Pourquoi aimez-vous la Sainte Vierge ? vous me diriez comme Martine tout-à-l'heure : Parce que c'est notre Mère, notre Mère du ciel.

Et c'est en effet bien vrai qu'elle est notre Mère. Elle est la Mère du petit Jésus qu'elle tient dans ses bras presque toujours, et vous l'avez vue aussi près de son berceau, une simple mangeoire d'animaux, garnie d'un peu de paille, quand vous êtes allés avec votre maman vous agenouiller devant les crèches de Noël. Elle est la Mère de Jésus. Et tous nous sommes les petits frères de Jésus, depuis notre baptême ; tous nous disons au bon Dieu : Notre Père qui êtes aux cieux ; tous nous irons un jour si nous le méritons dans ce ciel qui est sa demeure et la demeure de Jésus, mais aussi la nôtre puisque nous sommes de sa famille, ses frères. Marie est la Mère de Jésus notre frère aîné ; elle est donc aussi notre Mère.

Et puisque ce mot de *maman* veut dire surtout pour vous celle qui vous aime et que vous aimez, je voudrais, mes enfants, vous raconter de belles histoires qui vous montrent que la Sainte Vierge vous aime et veut que vous l'aimiez en retour. Je suis sûr qu'après cela vous l'aimerez encore davantage. Elle aussi vous aimera davantage, comme votre maman, qui vous embrasse, qui vous récompense, qui vous gâte quand vous lui dites et surtout quand vous lui prouvez par votre conduite que vous l'aimez.

I. — *La Sainte Vierge vous aime*

Elle aime tout le monde, les grandes personnes et les petits, parce que tous sont ses enfants, comme votre maman aime aussi votre grand frère ou votre grande sœur.

Mais son amour semble tout occupé de vous, comme celui de la maman dans la maison veille surtout sur les plus petits.

En voulez-vous la preuve ? Vous avez bien entendu dire que la Sainte Vierge qui est au ciel avec son Jésus, descend quelquefois sur la terre, qu'elle apparaît toute belle, qu'elle parle. Vous avez vu la statue ou l'image que vos parents ont rapportée de Lourdes ou celle qui est dans l'église.

Eh bien ! ce n'est pas seulement à Lourdes que la Sainte Vierge s'est montrée, mais en bien d'autres lieux, et rien que ces cent dernières années, à la Salette, à Pontmain, à Fatima... pour ne parler que de ses plus célèbres apparitions. Or, le plus souvent c'est à des enfants, à des enfants de votre âge, que la Sainte Vierge apparaît et qu'elle parle.

A la Salette, qui est un petit village du Dauphiné, sur la montagne où ne pousse que de l'herbe pour les troupeaux, près d'une fontaine où ils ont fait leur maigre repas de midi et leur sieste, la Sainte Vierge est apparue à deux enfants, un petit garçon de onze ans nommé Maximin et une fillette un peu plus âgée, quinze ans, nommée Mélanie. Les enfants eurent peur d'abord de cette lumière, si bien que de frayeur Mélanie en laissa tomber son bâton. « Garde ton bâton, lui recommanda Maximin ; moi, j'ai le mien : s'il veut nous faire du mal — ils ne savaient pas encore que c'était la Sainte Vierge, ni même un homme ou une femme — s'il veut nous faire du mal, je lui en jetterai un bon coup. » Mais, en maman toute bonne, la Sainte Vierge, d'une voix « douce comme une musique » racontèrent les petits, les rassura et les engagea à approcher : « Avancez, mes enfants, n'ayez pas peur, je suis ici pour vous annoncer une grande nouvelle. » Et elle leur parla, elle leur parla dans le patois de leur pays, elle leur parla des châtiments dont les péchés des hommes menaçaient notre pauvre monde, et, faisant d'eux ses petits commissionnaires, elle termina : « Eh bien ! mes enfants, vous le ferez passer à tout mon peuple. »

A Pontmain, une simple bourgade aussi, aux confins de la Mayenne et de la Bretagne, la T. S. Vierge s'est montrée. Elle n'a pas touché la terre, comme à la Salette ou à Lourdes, mais elle est restée dans les airs à quelques vingt mètres au-dessus de la maison du buraliste du bourg. Elle n'a pas parlé, mais au-dessous de son apparition s'est inscrite lettre après lettre, comme lorsque votre maître d'école écrit au tableau noir, cette recommandation : « *Mais priez, mes enfants. Dieu vous exaucera en peu de temps. Mon Fils se laisse toucher.* » Et à qui s'est-elle fait voir à Pontmain ? Encore à des enfants, uniquement à des enfants : d'abord à deux frères, Eugène et Joseph Barbedette, 12 ans et 10 ans ; puis ensuite, quand tout le village alerté fut groupé autour des Barbedette et que tous scrutaient le ciel pour voir eux aussi, à d'autres enfants encore de onze et de neuf ans, même à une toute petite de deux ans et un mois, qui agitait ses petites mains en zézayant comme les tout petits de cet âge : le Jésus, le Jésus. Il y avait là le bon M. le Curé qui aimait bien la Sainte Vierge, les chères Sœurs qui faisaient la classe, de bons chrétiens et de bonnes chrétiennes... et pourtant seuls des enfants comme vous ont vu la Sainte Vierge et lu ses recommandations.

A Fatima, toujours un petit village, non plus en France mais au Portugal, et il n'y a pas si longtemps, une trentaine d'années seulement, de nouveau la Sainte Vierge est descendue sur la terre et a parlé, non seulement une fois, mais six mois de suite, du mois de mai au mois d'octobre, entre ces deux mois qui lui sont consacrés, le mois de Marie et le mois du Rosaire, le treize de chaque mois. Et comme à la Salette, comme à Pontmain, comme à Lourdes, ce sont des enfants qui

l'ont vue et entendue : 7 ans, 9 ans, 10 ans. A la dernière apparition, il y avait bien à Fatima 70.000 personnes, accourues en pèlerins ou en curieux et qui virent bien des manifestations dans le ciel. Mais c'est encore aux seuls enfants que la Sainte Vierge a fait voir son ravissant visage et qu'elle a confié ce qu'elle voulait faire savoir au monde.

N'y a-t-il pas dans ces histoires, histoires vraies et non des contes de fées, la preuve que la T. S. Vierge aime particulièrement les enfants. Ce qu'elle vient dire est pour tout le monde, mais ce sont des enfants qu'elle choisit pour ses commissionnaires. C'est à eux qu'elle se fait voir et entendre ; elle les aborde avec douceur et les invite à approcher ; elle se met à leur portée, leur parle le patois de leur contrée, le patois de la Salette ou le dialecte pyrénéen, leur inscrit dans le ciel son message mot après mot pour qu'ils puissent le lire facilement comme au tableau. N'est-ce pas ainsi que la maman, à la maison, agit avec les plus petits.

II. — *Les enfants doivent aimer la Sainte Vierge*

Pourtant, mes enfants, il ne faut pas en rester là. N'allez pas croire que la Sainte Vierge soit apparue à des enfants pour les amuser et les distraire, pour leur donner de beaux spectacles de jeux de lumière ou leur faire entendre des voix mystérieuses, comme lorsqu'on vous mène à un feu d'artifice ou au cinéma. Elle est venue vous dire quelque chose et le dire par vous au monde. Et quoi donc ?

Il y a des choses qu'elle a dites à ces petits voyants que nous ne saurons pas. Presque chaque fois, à la Salette, à Lourdes, à Fatima, elle leur a confié un secret. C'est un secret : nous ne le connaîtrons pas.

Mais en plus de ce secret qui ne nous regarde pas, il y a des paroles qu'elle a prononcées avec ordre, direct ou sous-entendu, à ces enfants de les répéter : Vous le ferez passer à tout mon peuple.

Et quelles sont ces choses qu'elle a cru bon de leur dire pour eux et pour nous ?

Oh ! ce ne sont pas des choses nouvelles, que nous n'avons jamais apprises, que nous ne savons pas, mais qu'hélas nous oublions pratiquement. La Sainte Vierge n'est pas venue sur la terre apporter un complément à ce que Notre-Seigneur nous a enseigné dans l'Evangile, comme s'il avait oublié de nous le faire savoir. Comme les mamans, elle a redit, elle a répété, elle a dit pour la centième fois — ainsi n'est-ce pas vous parlent vos mamans ! — ce que nous avons à faire pour être vraiment les frères de Jésus, les enfants du bon Dieu, et ses enfants à elle.

A la Salette, par exemple, la belle Dame en pleurs a rappelé nos grands devoirs envers le bon Dieu et envers nous-mêmes : le respect de son saint Nom, la sanctification du dimanche, la nécessité de la conversion et de la pénitence.

A Lourdes et à Pontmain, la Vierge dans la grotte et la Vierge dans le ciel a redit encore cela : Prière et pénitence : la prière qui est l'acte par lequel on reconnaît la souveraineté du bon Dieu tant méconnu, — et la pénitence, le sacrifice, la réaction contre nos défauts et nos tentations pour nous convertir et vivre en bons chrétiens.

A Fatima, toujours la même supplication : le retour à Dieu et la prière, surtout cette prière si bien à la portée de tous, le chapelet, qui comprend du reste les plus belles de toutes les prières : le *Notre Père,* que Notre-Seigneur lui-même nous a enseigné, et le *Je vous salue Marie,* la prière à notre Mère, qui ne cesse de demander au bon Dieu d'avoir pitié de nous, ses autres enfants, si souvent pécheurs.

Vous le voyez bien, ce n'est pas du nouveau. Notre-Seigneur nous avait déjà dit dans l'Evangile d'honorer notre Père du ciel, de le prier, de nous convertir et de faire pénitence. Si bien qu'en somme la Sainte Vierge, notre Mère du ciel, ainsi font les mamans, comme je vous le disais tout-à-l'heure, a simplement voulu nous répéter, pour que tout de même nous y fassions attention et nous comprenions, ce qu'elle-même avait déjà dit quand elle était sur la terre : Faites tout ce qu'il vous dira.

Et la Sainte Vierge ne cesse de nous répéter cela, parce que aimer véritablement ne consiste pas à le dire, à avoir toujours ce mot à la bouche, à le proclamer en toute circonstance. Aimer véritablement consiste à faire la volonté et le bon plaisir de ceux qu'on aime. Ainsi parlait N.-S. : « Si vous m'aimez, gardez mes commandements. »

Que demande votre maman de la terre comme preuve que vous l'aimez. Que vous ayez les bras autour de son cou et que vous lui disiez d'un ton câlin : ma petite maman, je t'aime, et qu'après vous lui désobéissiez et lui fassiez de la peine ? Non, vous savez bien, que c'est en obéissant à votre maman, en étant dociles à ses conseils et à ses recommandations, en vous soumettant toujours à ses ordres et à ceux de papa, comme l'Enfant Jésus dont il est dit dans l'Evangile qu'il était soumis à Marie et à Joseph, vous savez bien que c'est de cette façon que vous montrerez que vous aimez votre maman et que vous la rendrez heureuse et fière de vous.

Eh bien ! votre maman du ciel n'agit pas autrement. Elle vous aime et elle est en droit d'attendre en retour que vous l'aimiez. Mais de ce véritable amour qui consiste à lui faire plaisir et à faire plaisir au bon Dieu par l'observation de ses commandements.

* *

Mes enfants, nous sommes à la plus grande fête de la T. S. Vierge votre Mère, en une fête qui se prolonge tout un mois, tout ce mois de mai, qu'on appelle pour cela le mois de Marie.

Eh bien ! que font les enfants pour la fête de leur maman ? — Ils lui présentent une gerbe de fleurs, lui lisent un beau compliment, lui font de sincères promesses. Et c'est bien ce que vous venez faire en cette fête devant l'image de votre Mère du ciel. Vous avez apporté des fleurs pour ajouter encore à toutes celles qui parent son autel depuis le commencement de ce mois et qui va faire de cet autel pendant tous ces jours comme un parterre ou un bouquet fleuri d'où émerge sa statue.

Vous allez lui dire votre compliment en chantant de toute votre âme les beaux cantiques en son honneur qu'on vous a appris depuis votre plus tendre enfance.

Mais vous allez aussi lui faire une promesse : celle d'aimer votre Mère du ciel qui vous aime tant ; de l'aimer maintenant que vous êtes petits et plus tard quand vous serez grands : car à tout âge elle reste votre Mère ; de l'aimer vraiment, c'est-à-dire non seulement du bout des lèvres en lui disant le *Je vous salue Marie,* mais encore en action en faisant la volonté du bon Dieu, qui est aussi sa volonté, c'est-à-dire en faisant votre devoir.